

---

Driss Ablali, *La sémiotique du texte : du discontinu au continu*

Régis Missire

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2185>

DOI : 10.4000/praxematique.2185

ISSN : 2111-5044

**Éditeur**

Presses universitaires de la Méditerranée

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 196-199

ISSN : 0765-4944

**Référence électronique**

Régis Missire, « Driss Ablali, *La sémiotique du texte : du discontinu au continu* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 42 | 2004, document 12, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2185> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2185>

---

Driss ABLALI

**LA SÉMIOTIQUE DU TEXTE : DU DISCONTINU AU CONTINU**

Paris : L'Harmattan, 2003, 285 p.

C'est un ouvrage dense que nous offre Driss Ablali, qui propose tout à la fois une histoire de la sémiotique greimassienne, un retour sur le couple conceptuel continu/discontinu, une cartographie des liens interdisciplinaires noués ou dénoués par la sémiotique, et une réflexion sur la problématique du texte. L'organisation matérielle du livre structure ces différents thèmes : c'est l'intérêt porté à la question du texte, sans exclusive disciplinaire, qui fédère l'ensemble de l'exposé et qui justifie les chapitres s'organisant autour des rapports frontaliers entretenus par la sémiotique (dans l'ordre : *Glossématique, psychanalyse, herméneutique, linguistique de l'énonciation, phénoménologie, recherches cognitives*). Chacun de ces chapitres vient se ranger dans l'une des deux sections (*I. Le texte et le paradigme du discontinu* et *II. De la phénoménologie aux recherches cognitives*) qui, c'est l'hypothèse de l'auteur, identifient deux moments successifs de la recherche sémiotique, le premier centré sur le thème du discontinu, le second sur celui du continu.

Le lecteur est prévenu dès l'introduction sur la centralité de ce couple : *discontinu/continu* n'est « qu'une opposition parmi bien d'autres » et *action/passion* ou *structures/opérations* auraient également pu être retenues pour structurer l'exposé. La définition proposée au premier chapitre pour le discontinu : « Le concept de discontinu est employé ici dans le sens de *transformation, qui s'opère au sein du texte, comme cassure entre deux états narratifs, c'est-à-dire entre deux états dans l'action d'un actant* » (p. 37) permet à l'auteur d'instancier les principaux concepts descriptifs de la sémiotique « objectale » (schéma narratif, carré sémiotique, modalités, parcours génératif) sous cette catégorie. Fort de ce constat, Ablali s'efforce de dégager minutieusement les déterminations épistémiques de ce primat du discontinu, et c'est l'héritage hjelmslevien (plus indirectement, saussurien) qui est interrogé. L'affinité entre *différence* et *discontinuité* témoigne ainsi de la permanence d'un thème scientifique qui, en dépit des transformations qui l'affecteront dans ses reprises<sup>1</sup>, est constituant pour la sémiotique de l'école de Paris, ce qu'atteste ce propos de Greimas cité par l'auteur : « La seule façon d'aborder, à l'heure actuelle, le problème de la signification consiste à affirmer l'existence de discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écarts différentiels (ainsi Lévi-Strauss), créateurs de signification, sans se préoccuper de la nature des différences perçues »

1. Et dont l'étude, amorcée par l'auteur, est au demeurant un point d'entrée pour l'histoire du structuralisme.

(p. 173). Ainsi, secondarisation du référent chez Saussure, primauté accordée à la *forme sémiotique* par Hjelmslev, prééminence de discontinuités perceptives pour Greimas sont autant de gestes fondateurs pour des théories qui ont expulsé la substance hors de leur juridiction. Ablali nous décrit alors le passage progressif de cette sémiotique « objectale » du discontinu à une sémiotique « subjectale » du continu, passage qui peut s'interpréter comme l'assomption progressive de ce « refoulé », comme le déplacement, pour reprendre les termes de Greimas, de la question de l'« être du sens » à celle du « sens de l'être ». Emblématiques de ce « tournant des passions », les travaux de Coquet, Parret, Greimas & Fontanille sont largement commentés par Ablali. Contrairement au discontinu qui reçoit une définition en début d'ouvrage, le contenu du continu apparaît ici plus vague et se précise principalement par son opposition au discontinu. Cette opposition est ainsi très générique dans l'ouvrage et s'incarnera variablement en fonction des thèmes abordés par l'auteur : substance/forme, être/paraître, unicité/multiplicité, dynamique/statique voire confus/précis. À bien y regarder cependant, la question du continu semble systématiquement corrélative du thème conditionnel ou, plus précisément, *préconditionnel* : si la discontinuité est une condition d'apparition de la signification, toute discontinuité requiert en amont une continuité dont elle émerge. C'est dans cette ouverture préconditionnelle que nous entraîne Ablali en détaillant le développement de la problématique des *valences*, de la *protensivité*, de la *phorie*, de la *méta-modalisation*, bref de ce qui pourrait caractériser un « quasi-sujet » avant la bifurcation l'instaurant comme sujet face à un objet. Ménager un lieu à la thématique du continu dans la sémiotique subjectale n'implique cependant pas péremption de la sémiotique objectale qui l'a précédée, l'auteur y insiste : « la logique énergétique ou logique du continu ne constitue en aucun cas une alternative à la logique topologique ou logique du discontinu. Nous n'accédons jamais au continu, ce que nous percevons n'est autre que le discontinu. Ainsi le continu est seulement reconstructible par présupposition à partir des unités discrètes et catégorisées » (p. 208). Se pose alors le redoutable problème de l'émergence du discontinu à partir du continu, problème dont le traitement conditionne le caractère opératoire du continu dans la théorie. On a regretté à cet égard que l'auteur n'évoque que très laconiquement les travaux de Petitot qui a pourtant précisément traité de cette question dans ses propositions de schématisation des principales catégories sémiotiques. L'investissement des mathématiques appropriées a notamment permis à ce dernier de schématiser les opérations constitutives du carré sémiotique, les structures actanciennes profondes, toutes relations développées dans le livre d'Ablali qui aurait pu sans doute en tirer profit.

L'ouvrage s'offre également comme un panorama de la recherche sémiotique, et en particulier des rapports frontaliers qu'elle entretient avec d'autres disciplines. Le lecteur peu soucieux d'orthodoxie appréciera le soin apporté par Ablali à circonscrire les déterminations épistémologiques, les emprunts, et les frontières fortes (notamment le principe d'immanence, discontinuité épistémologique !), qui ont singularisé la sémiotique greimasienne. Ce travail critique et historique apparaît d'autant plus nécessaire que l'imaginaire génératif et l'horizon formaliste (Hilbert *via* Hjelsmlev) de la théorie l'auront parfois rendue paresseuse dans la citation de ses sources (voir par exemple l'absence de bibliographie chez Greimas).

*Greimas lecteur de Hjelsmlev* (chap. 2, le plus long et le plus technique du livre) permet de revenir précisément sur l'influence de Hjelsmlev. Ablali établit ainsi que c'est bien davantage le Hjelsmlev universaliste des *Prolegomènes* que le linguiste de la *Catégorie des cas* qui a joué un rôle déterminant dans l'élaboration de la sémiotique greimasienne. *Sémiotique et psychanalyse* (chap. 3), examine les corrélations possibles entre ces deux disciplines. À un degré (trop ?) élevé de généralité c'est le caractère *construit* de la signification comme de l'inconscient qui est souligné (mais ce critère ne permet-il pas de rapprocher la sémiotique d'un grand nombre de sciences ?). Plus intéressantes nous paraissent les remarques de l'auteur notant la relative indifférence des deux approches à l'égard de la substance de l'expression. Soulignant le parallèle établi par Greimas entre le désir comme une relation orientée sujet/objet et la libido freudienne, il reste pour Ablali que « la narrativisation des pulsions à travers leur aspect discontinu est sans aucun doute le principal point de convergence entre psychanalyse et sémiotique » (p. 111). *Sémiotique et herméneutique* (chap. 4), mettant à profit l'opposition diltheyienne entre *expliquer* et *comprendre*, revient sur le débat qui a confronté Greimas et Ricoeur : si les deux disciplines peuvent certes se rencontrer dans une théorie de l'action, l'opposition entre une approche générative et interprétative d'une part, entre principe d'immanence et référence vers « l'orient du texte » d'autre part, commande d'y voir deux attitudes opposées envers le texte. C'est le même principe d'immanence qui administre la différence, plus marquée qu'ailleurs, entre les conceptions benvenistienne et sémiotique de l'énonciation (chap. 5) : la nette dissociation entre énonciation et subjectivité défendue par Greimas semble interdire tout privilège d'exterritorialité, sauf à prendre ses distances avec le principe d'immanence à l'instar de Coquet. Dans la section II, *Sémiotique et phénoménologie* (chap. 10) détaille les corrélats et les origines phénoménologiques du chapitre précédent sur les passions en sémiotique : Ablali rappelle notamment l'omniprésence de Merleau-Ponty dès *Sémantique structurale*, qui y est davantage cité que Hjelsmlev et Saussure ! *Sémiotique et recherches cognitives* (chap. 11) prolonge les réflexions précédentes en étudiant les reformulations ou les pendants « naturalisés » chez Varela, Bruner, et par-

ticulièrement Ouellet, qui apparaît comme le sémioticien le plus proche des problématiques cognitives. L'auteur réserve également une attention particulière à la question d'une cognition culturalisée et textualisée, évoquant Eco et Rastier, et appelant de ses vœux une « intégration du niveau socio-culturel comme palier indispensable au parcours génératif » (p. 250), tout en reconnaissant que « la sémiotique devrait maintenant répugner à accorder à l'universalisme et à la génération un statut opératoire » (p. 257).

Le tiraillement que sténographient ces deux derniers extraits nous permettra de conclure en revenant sur la notion de *texte*, dont l'actualité dans la recherche contemporaine motive le tour d'horizon disciplinaire proposé par Ablali. S'agissant de la sémiotique, le résultat auquel parvient *Greimas lecteur de Hjelmslev* (chap. 2) est essentiel : objet transitoire pour accéder au système de la langue chez Hjelmslev ou à la narrativité pour Greimas, le texte reste dans ces deux formations théoriques un objet empirique dont la problématisation comme objet de connaissance est absente. L'auteur le formule très clairement : « Dans les trois sémiotiques, le concept de texte est privilégié, mais uniquement comme point de départ, et non comme objet visé par la théorie. » (p. 94). C'est, paradoxalement, le caractère subsidiaire de la *textualité* et de la substance de l'expression en sémiotique qui autorise le rapprochement disciplinaire : aussi est-il révélateur que la rencontre avec l'herméneutique de Ricœur ne se fasse pas autour du texte mais d'une phénoménologie de l'action. On sera moins optimiste que l'auteur sur l'infléchissement de cette situation qu'est censé apporter le développement progressif d'une sémiotique du continu : il n'apparaît pas en effet que les réflexions de type phénoménologique sur le « flux non polarisé dans lequel baigne le sujet du sentir », la protensivité, le sens de l'être ou du vécu, permettent de rejoindre une conception *matérielle* du texte. Il semble bien plutôt, pour en rester au niveau linguistique, que ce soit autour d'une *herméneutique matérielle* soucieuse des conditions culturelles de l'interprétation d'une part, et peut-être d'une psycholinguistique textuelle d'autre part que ce « retour au texte » pourrait avoir lieu. C'est du reste ce que laisse entendre la conclusion de l'auteur, appelant de ses vœux une sémiotique des cultures ; le problème étant alors de fructifier la réflexion sur le continu dans un cadre pour lequel elle est somme toute secondaire : c'est fort à propos qu'Ablali se garde de trancher ces questions difficiles. Nous en ferons autant en invitant le lecteur intéressé à se reporter à un ouvrage richement documenté et jamais définitif.

Régis MISSIRE

Université Toulouse II

Centre pluridisciplinaire de sémiolinguistique textuelle

rmissire@univ-tlse2.fr